

La révolution métaphysique de Ferdinand de Saussure

- L'éclairage d'un linguiste : Simon Bouquet

Créola Thénault¹

MoDyCo-CNRS

1. Une vue « générale » et « philosophique » sur le langage

La *métaphysique* du « signe » occupe une place à part dans la pensée saussurienne. Si le concept de « signe » appartient à une tradition séculaire², la proposition « La langue est un système de signes » s'enracine dans la tradition métaphysique du langage. Les solitaires de Port Royal, des philosophes comme Locke, des encyclopédistes et idéologues, des comparatistes comme Bopp, Whitney et Bréal en sont les représentants les plus illustres. C'est à ce « large fleuve »³ que puise la « métaphysique » saussurienne, tout en ayant un *caractère profondément novateur*⁴.

Par opposition à l'épistémologie de la grammaire comparée, dans la tradition métaphysique les concepts composant la proposition « la langue est un système de signes », mais aussi d'autres comme par exemple : « esprit », « pensée », « langage », « idée », « concept », « expression », « sens », « signification », etc., de même que leurs propositions correspondantes, ne désignent pas des référents empiriques, mais au contraire des « concepts primitifs ». Autrement dit des concepts *a priori*⁵ conçus dans l'optique de ce que Bouquet appelle une théorie du *savoir non positif*⁶ et ayant notamment comme propriété particulière le fait qu'aucune pratique scientifique ne vient les avérer.

La thématization de ces « concepts primitifs », si elle n'est pas étiquetée en ces termes (*savoir non positif, métaphysique*) par Saussure, fait l'objet de celui-ci d'une argumentation tant implicite qu'explicite. En effet, cette thématization, par ailleurs fortement mise à mal par le *Cours* de 1916, est qualifiée par Saussure de point de vue « général » et « philosophique », mais aussi de point de vue « sémiologique »⁷.

¹ Cet article est une version améliorée « D'une épistémologie de la grammaire comparée à un métaphysique du signe », un chapitre de ma thèse de doctorat en linguistique intitulée : *La renaissance néo-saussurienne du paradigme différentiel en linguistique...*, sous la direction de Simon Bouquet.

² Pour un éclairage sur ce point lire : F. Rastier, « Pour en finir avec le signe », in *Faire sens. De la cognition à la culture*, Galimard Classiques, 2008, pp. 97-133.

³ S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages, (Abrév. *ILS*), 1997, p. 169.

⁴ Id., p. 172.

⁵ Id., p. 169.

⁶ Ibid.

⁷ Id., p. 171.

1.1. Une vue générale

Si les comparatistes ont relégué dans l'ombre le thème de la généralité du langage humain, ce thème réapparaîtra dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Selon Bouquet, à cette époque ce thème recouvre deux faits majeurs : « autant une tentative de synthèse des résultats de la linguistique historique que la résurgence de la problématique de la généralité laissée de côté. »⁸.

Le thème d'une « linguistique générale » issue des résultats du comparatiste ainsi que l'expression *allgemeine Sprachwissenschaft* apparaissent en Allemagne sous la plume de H. Paul. Le retour du thème de la généralité linguistique, paru au XVII^e et développé au XVIII^e siècles, à l'époque de Saussure est lié à l'expression de *linguistique générale*⁹. Celle-ci s'oppose alors au terme de linguistique (au sens de grammaire comparée), mais le référent de cette opposition est assez flou et il le demeure tout aussi pendant les années de linguistique générale de Saussure. Or, à une époque où l'on étudie les langues dans leur pluralité, penser le thème de la généralité linguistique requiert une conception synthétique, à la fois épistémologique et métaphysique. Comme le seul point de vue comparatiste, dont par ailleurs Saussure est le premier à en poser les bases théoriques, ne fait que répondre de la généralité des lois phonologiques, ainsi que de la généralité du fait minimal de l'existence du sens, comme principe de segmentation des unités phonologiques, il s'ensuit qu'un « élargissement de l'optique du comparatisme »¹⁰ est nécessaire. Cet élargissement est posé par Saussure comme un point de vue « général » et « philosophique », ou « métaphysique »¹¹. L'élargissement de cette optique prévoit d'y incorporer notamment : i) les savoirs positifs de la grammaire comparée (théorisés dans l'épistémologie de cette discipline)¹² ; ii) les savoirs empiriques sur le langage autres que la grammaire comparée (notamment ceux de la lexicologie, de la syntaxe et de la rhétorique)¹³ ; enfin iii) une théorie générale-métaphysique du langage¹⁴. Ce sont notamment

⁸ Id., p. 173.

⁹ Cette expression de *linguistique générale*, antérieurement attestée et prise dans un sens philosophique, n'a aucun lien avec le sens que l'on peut trouver par la suite dans un dictionnaire comme par exemple le *Dictionnaire national* de Louis N. Bescherelle (Paris, 1852, p. 852) à l'entrée *philosophie*, au sens de *psychologie* : « La philosophie, telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, consiste presque entièrement dans la psychologie. Elle peut se diviser en traité du sentiment, de la volonté, de l'intelligence. On rattache [...] à la troisième l'idéologie particulière, la logique et la linguistique générale. » (cité par S. Bouquet, *ILS*, note 2, p. 173.). On va retrouver le même genre de définition, trente ans plus tard, dans le *Dictionnaire français* de Duiney de Vorepierre (Paris, Calmann-Lévy, 1881, t. II, p. 700 : « [...] celles où la philosophie a le plus grand rôle à jouer sont les sciences que l'on classe communément sous la dénomination de sciences morales ou positives, l'histoire, le droit, la linguistique générale, l'économie politique, et la politique proprement dite » (cf. J.-P. Saint-Gérard, « Philosophie : le mot et les choses... », cité par S. Bouquet, *ILS*, note 2, pp. 173-174).

¹⁰ Id., p. 174.

¹¹ Que Saussure soit un penseur parfaitement conscient de la valeur métaphysique de sa pensée, en atteste aussi entre autres, le fait que l'on puisse trouver sous sa plume, par exemple dans un texte sur la philosophie hindoue, une synonymie contextuelle explicite entre *philosophie* et *métaphysique* (cf. S. Bouquet, 1997, note 1, p. 172.).

¹² Id., p. 175.

¹³ Ibid.

¹⁴ Ibid.

ces ingrédients qui sont propres à prendre forme dans une nouvelle métaphysique de la linguistique, et cette nouvelle métaphysique propre à soutenir un pari épistémologique.

Les textes originaux de Saussure témoignent de ce que Saussure thématise soigneusement une telle optique qu'il appelle « une vue générale sur le langage »¹⁵. Cette optique : d'une part, elle est construite par le concept épistémologique de « langue » en tant que « généralité »¹⁶, un « ensemble de faits généraux »¹⁷ ou un « produit général »¹⁸ ; d'autre part, le qualificatif de « général » fait référence à une perspective susceptible tant de synthétiser les données de la grammaire comparée que de s'élever au-dessus de ces considérations comparatistes¹⁹. Cependant, Saussure ne stigmatise pas moins l'incapacité de la linguistique de son époque à accomplir une telle synthèse : « La difficulté qu'on éprouve à noter ce qui est général dans la langue, c'est le sentiment que ces signes relèvent d'une science beaucoup plus vaste que n'est la science du langage. On a parlé un peu prématurément d'une science du langage. »²⁰. Et dans son article de 1984 sur Whitney qui seul semblait aller à cette époque dans une direction juste, Saussure écrit : « Les différentes tentatives qui pour la première fois tendaient entre les années 1860 et 1870 à dégager la somme des résultats accumulés par la grammaire comparée quelque chose de général sur le langage, toutes étaient avortées ou sans valeurs d'ensemble »²¹. La plus haute originalité de Whitney, était ainsi selon Saussure, de nous avoir laissé des travaux qui « déduisent des résultats de la grammaire comparée une vue supérieure et générale sur le langage. »²². Toutefois, Saussure ne considère la pensée de Whitney que comme une ébauche de ce mouvement en direction d'une « vue générale sur le langage » et aucunement comme une manifestation de cette vue elle-même, puisqu'il affirme que : « Du moment qu'il ne s'agit que des choses universelles qu'on peut dire sur le langage » il ne se sent « d'accord avec aucune école en général », pas plus avec la « doctrine raisonnable de Whitney » qu'avec les « doctrines irraisonnables » qu'il a victorieusement combattues.

Par ailleurs, si Saussure ne thématise nulle part l'expression de linguistique générale, il n'en formule pas moins le réquisit présidant au classement général des faits linguistiques. Comme l'affirme cette Note item : « Pour aborder sainement la linguistique, il faut l'aborder du dehors, mais non sans quelque expérience des phénomènes prestigieux du dedans. Un linguiste qui n'est que linguiste est dans l'impossibilité à ce que je crois de trouver la voie permettant de classer les faits. »²³ Ce réquisit est celui d'un point de vue extérieur²⁴. La relation dialectique entre l'épistémologie et la métaphysique est ici évidente. Et selon Bouquet : « Ce n'est que de la conjonction des résultats

¹⁵ Saussure cité par S. Bouquet, p. 175.

¹⁶ F. de Saussure cité par S. Bouquet, p. 175.

¹⁷ Idem, p. 175.

¹⁸ Ibid.

¹⁹ Ibid.

²⁰ Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 175.

²¹ Cité par S. Bouquet, *ILS*, pp. 175-176.

²² Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 176.

²³ Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 176.

²⁴ Comme on le verra plus loin, ce point de vue « extérieur », « général » ou « métaphysique » qui anime le renouvellement épistémologique saussurien sera précisé dans sa conception de la *sémiologie*.

attestés de la science linguistique d'une part, et d'une problématisation extérieure d'autre part, que peut procéder un renouvellement du point de vue qui a partie liée avec cette science »²⁵. Or, une telle perspective de conjonction systémique c'est ce qui a manqué dans tous les domaines de la linguistique et qui fait défaut chez tous les linguistes de son temps : « Un essai systématique [...] suppose un effort personnel, uniquement possible à condition de pouvoir réunir à des connaissances linguistiques une réelle pensée, un réel pouvoir philosophique, ou plutôt une éducation à plusieurs disciplines extérieures à la linguistique, qui a manqué à [] »²⁶.

Saussure conçoit ainsi la généralisation comme « une démarche active, qui à partir des résultats scientifiques dont elle devra faire la synthèse avec des éléments extérieurs (ou non positifs) à la linguistique, sera apte à faire retour dans le domaine de la positivité »²⁷. Il y a en effet chez Saussure un continuel va-et-vient entre deux optiques régies par une généralisation (cf. optique métaphysique) opérée à partir de la grammaire comparée (cf. l'optique épistémologique) propres à soutenir une épistémologie programmatique de la linguistique. Et c'est notamment de ce retour du métaphysique sur l'épistémologique que Saussure fait état dans un texte de 1908, titré *Sémiologie* : « Les deux choses, une bonne généralisation sur le langage... et une saine méthode à proposer à la grammaire comparée, sont en réalité la même chose. »²⁸.

1.2. Une vue philosophique

Comme on l'a dit, un autre qualificatif susceptible d'être synonyme de « général » est celui de « philosophique ». Quand Saussure présente la matière de ses leçons comme « une philosophie de la linguistique », il utilise cette étiquette de « philosophie » dans un sens qui doit être considéré comme recouvrant à la fois une épistémologie de la linguistique et une métaphysique de la linguistique.

Simon Bouquet montre de manière convaincante dans son *Introduction à la lecture de Saussure* ce qu'implique la présentation par Saussure de sa réflexion comme une *philosophie de la linguistique*. Bouquet replace la locution « philosophie de la linguistique » dans la perspective des années 1910. Celle-ci est partie prenante, à cette époque, d'un double paradigme : d'une part, dans le sillage de l'expression *philosophie de l'histoire*, elle renvoie aux principes fondamentaux d'une discipline ; d'autre part, dans le sillage de l'expression *philosophie des sciences*, elle renvoie à la théorisation d'une théorie unifiée : « dans le sillage de l'expression philosophie de l'histoire [expression importée en France des travaux de Herder et Vico, puis de la philosophie de Hegel], le XIX^e siècle a vu se généraliser les étiquettes « philosophie de... » attachées aux théories des principes fondamentaux d'une discipline : *philosophie de la botanique*, *philosophie de la chimie*, *philosophie de l'art de la guerre*, voire *philosophie*

²⁵ Id., p. 177.

²⁶ Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 177.

²⁷ Id., p. 177.

²⁸ Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 178.

de la grammaire, etc.»²⁹. L'étude de J.-P Saint-Gérard³⁰, sur laquelle l'argumentation de Simon Bouquet se base, confirme ce sens du mot « philosophie » en tant que théorie des principes fondamentaux : « [le mot *philosophie*] se dit encore d'ouvrages composés sur quelque *science*, sur quelque art particulier, et qui en renferment les vérités premières, les principes fondamentaux. »³¹.

Ultérieurement, le mouvement de la critique des sciences, initié dans les années 1870, en plein essor au tournant du siècle, va conférer un autre sens à la locution *philosophie des sciences*. Cette nouvelle acception se cristallisera en effet dans le terme d'*épistémologie*. Comme le remarque Bouquet : « les diverses *philosophes de...*, dès lors qu'elles regarderont des disciplines scientifiques, apparaîtront, virtuellement au moins, comme la théorisation d'une théorie unifiée. »³². Selon ce double paradigme, Bouquet montre que l'expression *philosophie de la linguistique* signifie « ce que l'on entend aujourd'hui par *épistémologie de la linguistique*. »³³. De cette interprétation, témoigne un document important de Saussure. Il s'agit d'une note manuscrite, sur un folio, conservée à la Bibliothèque publique universitaire de Genève sous la cote Ms. Fr. 3957/4 : « Cette note comporte au recto une classification de domaines philosophiques incluant une rubrique « Philosophie générale », contenant les divisions « Théorie de la connaissance » et « Métaphysique », et une division « Philosophie des sciences ». Au verso figure une liste de livres, sous le titre « Philosophie », parmi lesquels la philosophie des sciences est prépondérante. On y trouve notamment des ouvrages de Littré, Poincaré, Hartmann, Boutroux, Lalande, Cournot. Cette liste témoigne de l'intérêt de Saussure pour le mouvement contemporain de la *critique des sciences*. »³⁴. Ce mouvement, initié dans les années 1870 par des penseurs comme Émile Boutroux, produisant des réflexions comme celles d'Henri Poincaré et d'André Lalande, est selon Bouquet à la source des œuvres comme celles d'Émile Meyerson (créateur du mot *épistémologie*), contre le « positivisme » duquel réagiront des penseurs comme Alexandre Koyré ou Gaston Bachelard, mais qui sera apprécié par d'autres auteurs importants tels Popper, Kuhn et Quine qui le considèrent au contraire, comme un « antipositiviste » et dont l'*épistémologie* serait en fait une « anthropologie de la connaissance »³⁵.

En revanche, comme l'a montré Bouquet, dans ses écrits témoignant du corpus de sa réflexion, le qualificatif de « philosophique » réfère chez Saussure à une subdivision de cette « philosophie de la linguistique », à savoir : « la part de cette philosophie considérée comme métaphysique »³⁶. Ce qualificatif, qui ne saurait être trouvé dans le *Cours* de 1916, se trouve bien dans les notes d'étudiants et dans les écrits de Saussure : « Ce qualificatif a été occulté, censuré de façon systématique par les

²⁹ Cf. S. Bouquet, *ILS*, p. 83.

³⁰ Cf. « Philosophie : le mot et les choses au crible des dictionnaires du XIX^e siècle », in « De Cousin à Renouvier. Une philosophie française », *Romantisme*, n° 88, 1995, pp. 7-22.

³¹ Cité d'après S. Bouquet, *ILS*, note 3, p. 83.

³² Cf. S. Bouquet, *ILS*, p. 84.

³³ Id., p. 84.

³⁴ Cf. S. Bouquet, *ILS*, note 4, p. 83.

³⁵ Cf. F. F. de Laclous, *L'épistémologie d'Émile Meyerson : une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.

³⁶ Id., p. 179.

rédacteurs du texte de 1916 »³⁷. On comprend, de fait, que ce qui se trouve occulté c'est le point de vue métaphysique auquel ce qualificatif réfère.

Or, cette occultation, qui par ailleurs a probablement fait le succès que l'on connaît du *Cours*, n'étonne guère quand l'on pense qu'elle est parfaitement cohérente avec l'optique de Bally et de Sechehaye : présenter le *Cours* comme une stricte épistémologie programmatique de la linguistique. Là où Saussure parle de « vue philosophique » les prétendus éditeurs parlent de « vue scientifique ». Mais, quand l'on pense que la plupart des concepts cruciaux de la pensée saussurienne dépendent de ce point de vue métaphysique : non seulement l'« unité » du signe, mais aussi l'« identité » du signe, son « arbitraire » ainsi que la « valeur », la « mutabilité » et « l'immutabilité » du signe³⁸, on mesure bien le préjudice irréparable que l'on a fait subir à la pensée de Saussure.

En posant ainsi l'unité ou l'identité du signe, ainsi que les divers aspects de son arbitraire ou les propriétés liées à cet arbitraire comme soutenus par une conception philosophique (ou métaphysique), ces notions servent selon Bouquet à « justifier la relation d'homologie entre le plan du signifiant et le plan du signifié, laquelle permet le déploiement d'une épistémologie de la grammaire comparée en une épistémologie programmatique de la linguistique »³⁹. Autrement dit, le garant du point de vue d'une épistémologie programmatique est le point de vue extérieur, philosophique, général ou métaphysique sur le langage.

Ce point de vue « métaphysique » se cristallisera notamment dans ce champ bien spécifique qui est celui de la théorie générale des signes et que Saussure nomme *sémiologie*.

2. Le point de vue sémiologique

La lecture des textes originaux fait apparaître que la place de la sémiologie dans la réflexion de Saussure est bien plus fondamentale que le *Cours* ne laisse paraître. L'occultation par Bally et Sechehaye de l'importance de la *sémiologie*⁴⁰ dans la linguistique saussurienne tient plus profondément

³⁷ Ibid.

³⁸ Cf. S. Bouquet, *ILS*, pp. 179-184.

³⁹ Id, p. 145.

⁴⁰ Le mot *sémiologie* apparaît dans les notes de Saussure dès 1894 (cf. Godel, *SM*, 275, sv et p. 37). Et selon Amacker, la solution que présente la sémiologie a dû être trouvée par Saussure de bonne heure : « Le rattachement de la linguistique à la sémiologie n'est pas dû à un simple besoin de classification taxinomique. Il résulte bien plutôt des longues réflexions de Saussure sur la nature de la langue. » (cf. *La linguistique saussurienne*, 1974, p. 38). Et il poursuit : « L'intérêt de la sémiologie saussurienne n'est pas là [i-e : sous sa forme considérée de l'extérieur dont on en trouve en effet une tentative dès saint Augustin, par exemple dans le livre II de la *Doctrina christiana* et qui n'est lui-même que le chaînon d'une très longue tradition, id. p. 45] ; c'est dans son rôle épistémologique au contraire qu'il se trouve, dans son rôle de « cadre » où s'ordonnent finalement les intuitions fondamentales que Saussure a eues très précocement (cf. De Mauro, *CLG*, p. 352) certaines dès le *Mémoire* (Leipzig, 1878) voire plus tôt encore (cf. « Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse... », *CFS*, n° 17, 1960, 18) » (id., p. 43). Amacker conclut en soulignant le fait que pour Saussure « la sémiologie est le résultat d'une longue recherche hors des sentiers battus. L'*Introduction* du deuxième *Cours de linguistique générale* (II^c C) montre bien la démarche suivie » (ibid.). Sur l'importance de la sémiologie lire également l'ouvrage de 1997 de Fehr, significativement titré : *Saussure entre linguistique et sémiologie*.

selon Bouquet au plan adopté pour le *Cours*. Ce plan a pour conséquence que le texte de 1916 ignore les écrits de Saussure sur la sémiologie et, surtout qu'il ignore profondément la première partie du deuxième cours. La place primitive de la sémiologie étant ainsi réduite cela a pour conséquence immédiate la réduction de la pensée de Saussure à une pure épistémologie de la linguistique. De cette manière, comme le dit Bouquet « la relation de complémentarité entre l'épistémologie et la métaphysique tissant la pensée de Saussure a été opacifiée. »⁴¹. Cette illusion du *Cours* de 1916 a été si forte qu'elle induit en erreur l'auteur même des *Sources manuscrites* de Saussure. Vingt-cinq ans plus tard Godel avouera dans un article significativement intitulé « Retractatio » : « J'ai eu tort de ne pas mettre à la place qui lui était due la *sémiologie* et de n'en parler en quelque sorte qu'en passant [...] À cet égard c'est l'introduction du deuxième cours qui laisse voir mieux comment devrait s'ordonner une présentation de la linguistique saussurienne : la sémiologie doit être au premier plan »⁴². Et comme le souligne Bouquet « c'est à partir de l'optique sémiologique que, dans l'ample et brillante introduction menée jusqu'à la fin du mois de janvier, il exposera les grands principes mettant en lumière ce qu'il nomme la « nature essentielle » de la langue : l'arbitraire, le caractère différentiel et systémique des signes, ainsi que le principe de la valeur. »⁴³.

Saussure insiste fortement sur le fait que la langue est un objet unique en son genre et incomparable à une quelconque autre réalité. Pourtant lorsqu'il se place dans l'ordre sémiologique, au contraire le réquisit primordial qu'il énonce est celui de considérer la langue dans ce qu'elle a de commun avec d'autres objets des systèmes sémiologiques. Devant de telles affirmations apparemment contradictoires on comprend que Bally et Sechehaye aient hésité. Milner lui-même, certainement un des linguistes qui porte à la réflexion saussurienne l'attention la plus aiguë, est aussi victime des illusions du *Cours* : « Contrairement à l'attente de Saussure et de ses continuateurs, aucune lumière n'est jamais venue de la sémiologie générale »⁴⁴.

Contrairement au éditeurs du *Cours* qui selon Bouquet en donnent « une synthèse à la fois timide et peu articulée au reste de la théorie »⁴⁵, les écrits et les leçons de Saussure montrent que celui-ci n'a pas varié sur ses propos qui sont : 1) considérer la langue sous l'angle des propriétés communes qu'elle entretient avec les autres systèmes sémiologiques ; 2) la langue peut être considérée comme le patron de la sémiologie : et 3) la langue demeure, au regard de la sémiologie, un objet unique⁴⁶.

Le fait de considérer la langue sous l'angle des propriétés communes avec celles des autres systèmes sémiologiques revient à dire que le fait linguistique forme une classe homogène avec d'autres faits sémiologiques. En effet, dans l'article sur Whitney, Saussure écrit : « Le langage, n'est qu'un cas particulier du signe, hors d'état d'être jugé en lui-même »⁴⁷. Et dans le deuxième cours il

⁴¹ Id., p. 188.

⁴² Cf. *CFS*, n° 35, 1981, pp. 30-31.

⁴³ Cf. S. Bouquet, 1997, p. 190.

⁴⁴ Cf. J.-C. Milner, *ISL*, 1985[1989], cité par S. Bouquet, 1997, note 1, p. 190.

⁴⁵ Id., p. 190.

⁴⁶ Id., pp. 190-191.

⁴⁷ Cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 191.

dit : « Elle [la linguistique] n'est qu'un cas particulier de la sémiologie »⁴⁸. Autrement dit, la question que l'on doit se poser est celle-ci : pourquoi doit-on concevoir le « mot » comme étant de même nature que par exemple la présence d'un « drapeau bleu sur la colline » ? Selon Bouquet, la comparaison des deux systèmes sémiologiques met en lumière une propriété particulière du langage : la complexité de la notion d'*arbitraire*⁴⁹ :

l'arbitraire est, pour Saussure, une notion complexe [...] ce que Bally et Sechehaye nomment *arbitraire du signe* demeure, tout au long du *Cours*, un concept flou [...] là où les éditeurs parlent indifféremment d'*arbitraire du signe*, la linguistique saussurienne dans ses textes originaux, distingue trois formes d'arbitraire qui se conjuguent – ce qu'on appellera l'*arbitraire interne du signe*, l'*arbitraire du système phonologique* et l'*arbitraire du système sémantique* ». Or, ces trois aspects de l'arbitraire de la langue sont lumineusement illustrés par le drapeau sur la colline.

Imaginons que ce drapeau signifie ' l'ennemi fait retraite '. Le lien du drapeau bleu à son signifié est bien arbitraire (il n'y a pas de nécessité, ni même de ressemblance liant signifiant et signifié). Le signifiant 'drapeau bleu ' est bien, *en lui-même* arbitraire en ce qu'il n'existe – qu'il n'a de statut de signifiant – qu'au sein d'un système signifiant arbitrairement fixé (par exemple : présence d'un drapeau bleu, présence d'un drapeau rouge, absence de drapeau). Le signifié ' l'ennemi fait retraite ', enfin, est arbitraire pour un part au moins, en cela qu'il n'est précisément déterminé – qu'il n'a de statut de signifié – qu'au sein d'un système de signifiés arbitrairement fixé (par exemple : 'l'ennemi fait retraite ', 'l'ennemi attaque', 'l'ennemi reste sur les positions ').⁵⁰

Ceci étant, la langue peut être toutefois regardée comme le « patron » de la sémiologie, pour une raison, selon Bouquet, de nature qualitative essentiellement : « Si la sémiologie générale éclaire l'arbitraire linguistique, la langue à son tour, telle que la décrit la grammaire comparée, met en lumière une propriété virtuelle des systèmes des signes : la mutabilité. »⁵¹. Et ce qui justifie le fait que la langue est un type sémiologique singulier au sein des systèmes des signes c'est sa grammaticalité, ou plus exactement « la complexité de sa dimension grammaticale qui se noue à une autre complexité : le fait que les signes linguistiques sont des *signes de parole* »⁵², autrement dit le fait que la langue est selon l'expression de Bouquet « langue de la parole »⁵³.

Ainsi, la *sémiologie* qualifiée par Saussure de *science qui n'existe pas*, est une science primitive, un savoir non positif ou métaphysique selon les termes de Bouquet, qui « articulée après coup à un savoir positif de la grammaire comparée, et à la théorie épistémologique de ce savoir, [...] permet ici de redéployer ce savoir positif dans le projet d'une nouvelle positivité. »⁵⁴, ou nouvelle métaphysique révolutionnaire.

⁴⁸ Cf. *Cours* II, Rie, cité par S. Bouquet, *ILS*, p. 191.

⁴⁹ Concept métaphysique que Saussure renouvelle le concevant dans sa triple dimension.

⁵⁰ Id., p. 192.

⁵¹ Id., p. 195.

⁵² Id., p. 198.

⁵³ Ibid.

⁵⁴ Id., p. 199.

3. Une révolution métaphysique

La valeur métaphysique des concepts de « langue » et de « signe » prend ses sources diffuses et multiples, dans les idées sur le langage qui imprègnent la fin du XIX^e siècle. Parmi ces sources, Bouquet cite : i) la grammaire comparée (considérée du point de vue des réflexions générales qu'elle inspire et avec ses arrières plans romantique, historiciste, évolutionniste, organiciste) ; ii) la pensée des Lumières (notamment la métaphysique des philosophes et des études linguistiques des grammairiens) ; iii) l'empirisme sémiotique issu de la philosophie cartésienne du langage (celle de Port Royal qui se prolonge, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle chez Leibniz, chez les encyclopédistes et les idéologies⁵⁵. Mais, comme le souligne Bouquet, si c'est à ce grand fleuve que puise la pensée de Saussure, « c'est, en partie, en réaction à cette pensée dominante que se développe la métaphysique saussurienne. »⁵⁶ ; « c'est de la pensée des Lumières qu'elle utilisera, tout en les renouvelant, les propositions et les concepts »⁵⁷.

L'un de ces concepts est notamment l'arbitraire du signe. Chez tous ces penseurs, tant au XVIII^e siècle qu'au XIX^e siècle, l'arbitraire linguistique reste envisagé dans une logique *a priori*, qui est celle de l'origine du langage. Or selon Bouquet, c'est notamment « cette perspective, et probablement elle seule, qui empêche que l'arbitraire du système sémantique soit, chez eux, autre chose qu'une silhouette imprécise flottant à un horizon incertain. »⁵⁸. Aussi, si l'on relève dans leurs ouvrages les occurrences des concepts de « système » et de « valeur » appliqués à la langue – chez Destut de Tracy par exemple –, la synthèse de ces concepts dans le thème d'un « système de pures valeurs » ne saurait s'y trouver. Cette synthèse, Saussure sera le premier à la réaliser. Tout en empruntant les propositions à cette tradition philosophique, Saussure remet en question la thèse classique du signe linguistique⁵⁹. La nouveauté métaphysique saussurienne prendra forme plus précisément dans la réinterprétation des fondements de la théorie classique de l'arbitraire. Outre la tradition philosophique, où puise la métaphysique saussurienne Bouquet cite notamment les travaux de l'âge classique des Lumières : la tradition syntactico-logique marquée du sceau de Port Royal, mais aussi la lexicologie et la rhétorique des figures⁶⁰.

Comme le remarque Bouquet, si la sémiotique du XVIII^e siècle contient les germes d'une remise en question de la métaphysique cartésienne du langage, toutefois elle n'en continue pas moins d'appartenir au paradigme classique de la *représentation*, auquel ressortissent également les travaux empiriques lexicologiques, grammaticaux ou rhétoriques de l'époque. Ce paradigme métaphysique sera ébréché au siècle suivant par une discipline empirique : la grammaire comparée qui ne conçoit plus son objet, le langage, comme spirituel mais en tant qu'objet de science

⁵⁵ Id., p. 214.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Ibid.

⁵⁸ Id., p. 220.

⁵⁹ Pour un complément lire avec profit : F. Rastier, « Pour en finir avec *le signe* », in Op.cit., 2008, pp. 97-133.

⁶⁰ Id., p. 221.

aspirant à satisfaire à une philosophie matérialiste : « avec la naissance du comparatisme naît le fantasme d'une physique du langage remplaçant la psychologie du langage des siècles précédents »⁶¹. On y assiste ainsi à la réduction massive du fait psychique à un fait matériel, « fantasme »⁶² qui s'alimente des résultats de la science phonologique, plus particulièrement la phonétique historique. Or, si fantasme il y a, ce fantasme n'en contient pas moins sa part de réel : le réel phonologique, propre à englober à jamais le paradigme classique de la métaphysique du langage. C'est ainsi que ce savoir positif de l'époque appelle une nouvelle métaphysique. Selon Bouquet : cette nouvelle métaphysique ne saurait résulter que d'« un redéchiffrement de la grammaire générale selon le crible fourni par les avancées de la grammaire comparée »⁶³. Une telle synthèse sera l'œuvre de Saussure. Pour ce faire, Saussure étend au plan sémantique le principe clé de la grammaire comparée qui est celui de l'égalité fonctionnelle des langues : « Principe de la grammaire comparée étendu par homologie à l'ensemble du domaine du sens, le principe de la généralité du spécifique soutient une nouvelle métaphysique du signe en cela qu'il institue l'objet signe, relevant d'une algèbre sémantique – en d'autres termes, qu'il étend au plan sémantique le principe de l'égalité fonctionnelle des langues, établi au plan phonologique par l'épistémologie de la grammaire comparée. »⁶⁴. C'est notamment au cœur de cette théorie qu'a lieu ce que Bouquet appelle une « mutation »⁶⁵, un renouvellement, ou nouvelle objectivation des concepts classiques tels par exemple le concept de « signe », mais aussi le concept d'« arbitraire » ainsi que celui de « valeur ».

Dans cette optique de « mutation », le « signe » quitte sa fonction traditionnelle *représentative*⁶⁶ pour devenir un *objet concevable en lui-même* : « le signe, dit Bouquet, est envisagé comme un objet en soi, comme une totalité organique »⁶⁷. Pour le dire en d'autres termes, la théorie saussurienne du signe⁶⁸ n'est précisément pas celle de l'âge classique, ni celle de l'âge des lumières à laquelle le concept de signe est directement repris, mais une théorie nouvelle, dans laquelle l'unité sémantique est un « être » purement linguistique, transversal tant au regard des domaines traditionnels de la lexicologie, de la morphologie et de la syntaxe, qu'au regard de la pragmatique. Cette nouvelle objectivation structurelle du signe s'accompagne d'une autre nouveauté : son caractère concret. Le signe devient dès lors, un objet psychologique posé comme concret, partant passible d'une littéralisation. Plus précisément le signe n'est rien de plus qu'une « valeur pure » ou « algébrique ». C'est en l'occurrence ce qui fonde la possibilité d'une science dite « galiléenne »⁶⁹ d'un fait d'esprit.

⁶¹ Id., p. 228.

⁶² Id., p. 228.

⁶³ Ibid.

⁶⁴ Id., p. 232.

⁶⁵ Ibid.

⁶⁶ Sur la dé-ontologie du signe lire notamment l'article de F. Rastier, « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », in *Ferdinand de Saussure, Cahiers de l'Herne*, dir. Simon Bouquet, Paris, Herne, 2003, pp. 263-271. Du même auteur, sur le même point, le cinquième chapitre de *Saussure au futur : « Dé-ontologie »*, 2015, pp. 117-149.

⁶⁷ Ibid.

⁶⁸ Pour une critique de la notion de « signe » telle qu'elle a été popularisée par le *Cours* de 1916 voir le troisième chapitre de *Saussure au futur* de F. Rastier : « Le signe saussurien existe-t-il ? », 2015, pp. 63-105.

⁶⁹ Galiléenne, ne doit pas évoquer ici une naturalisation de l'esprit au sens des sciences dites cognitives, mais un type de scientificité, ou objectivation spécifique à la linguistique et donc aux sciences de la culture. Autrement-dit, il ne s'agit

Aussi, partant d'une définition purement psychologique et sémantique du concept de « signe », celle qui prévaut dans son époque de la grammaire comparée, Saussure fera de ce concept, comme le dit Bouquet, « le dénominateur commun »⁷⁰ de tous les niveaux d'une grammaire du sens – incluant lexicologie, morphologie, la syntaxe, mais aussi la pragmatique. Le résultat, c'est une nouvelle conception de la « grammaire » et du « sens », propre à remettre en cause, à partir d'un nouveau contenu qu'il assigne à des concepts homonymes de l'âge classique (signe, mais aussi arbitraire et valeur), tant un « matérialisme pan-scientifique »⁷¹ qu'un « spiritualisme anti-scientiste »⁷² alors hégémoniques⁷³.

Ainsi, loin de faire de la métaphysique, Saussure la renouvelle en proposant une nouvelle conception de la notion de « signe », du « mot », de la « chose », etc. ; bref, une véritable révolution de l'ontologie s'opère ici : l'apparition d'une ontologie négative réfutant la métaphysique occidentale de l'être. C'est ce qu'attestent également ces *Écrits* de la main de Saussure, découverts en 1996 :

Il y a malheureusement pour la linguistique, trois manières de se représenter le mot :

La première est de faire du mot un être existant complètement en dehors de nous, ce qui peut être figuré par le mot couché dans le dictionnaire, au moins par l'écriture ; dans ce cas le sens du mot devient un attribut, mais une chose distincte du mot ; et les deux choses sont dotées artificiellement d'une existence, par cela même à la fois indépendantes l'une de l'autre et indépendantes chacune de notre conception ; elles deviennent l'une et l'autre *objectives* et semblent en outre constituer deux entités.

La deuxième est de supposer que le mot lui-même est indubitablement hors de nous, mais que son sens est en nous ; qu'il y a une chose matérielle, physique, qui est le mot, et une chose immatérielle, spirituelle qui est son sens.

La troisième est de comprendre que le mot pas plus que son sens n'existe en dehors de la conscience que nous en avons, ou que nous voulons bien en prendre à chaque moment. **Nous sommes très éloigné de vouloir faire ici de la métaphysique.**⁷⁴

pas d'une 'physique naïve' mais d'une caractérisation de la science comme perspective de construction d'objets et d'écriture de lois, ainsi que de vérification *a posteriori* de la pertinence de cette construction et de cette écriture.

⁷⁰ Id., p. 232.

⁷¹ Id., p. 244.

⁷² Ibid.

⁷³ Du « matérialisme pan-scientifique » Simon Bouquet donne l'exemple de la psychologie du XX^e siècle. D'un « spiritualisme anti-scientifique » rapporté à la logique, Simon Bouquet donne une illustration emprunté à l'article de J.-P. Saint-Gérard « Philosophie... », op. cit. Ainsi, on peut lire dans le *Précis d'un cours complet de philosophie élémentaire* de M. Pélessier (1862) : « Un écueil non moins dangereux que la poursuite d'une précision impossible à réaliser, c'est la prétention de soumettre tous les faits normaux à des lois d'une rigueur presque mathématique ; défaut trop commun aux philosophes et aux grammairiens que de vouloir absolument mettre l'ordre scientifique dans un monde où cet ordre n'existe pas. (p. 9) » (cf. S. Bouquet, *ILS*, note 2, p. 244).

⁷⁴ Cf. F. de Saussure, *ÉLG*, 2002, pp. 82-83. Nous soulignons en gras, les italiques sont de Saussure.

Références bibliographiques :

- AMACKER, R., *La linguistique saussurienne*, Genève, Droz, 1974.
- BOUQUET, S., *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages, (Abrév. : *ILS*), 1997.
- FEHR, J., *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF, 1997[2000].
- GODEL, R., *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz, 1957.
- GODEL, R., « Retractatio », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 35, Genève, Droz, 1981, pp. 29-52.
- LACLOS, F. F. de, *L'épistémologie d'Émile Meyerson : une anthropologie de la connaissance*, Paris, Vrin, 2009.
- MILNER, J.-C., *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, (Abrév. : *ISL*), 1985[1989].
- RASTIER, F., « Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée », in *Ferdinand de Saussure, Cahiers de l'Herne*, dir. Simon Bouquet, Paris, Herne, 2003, pp. 263-271.
- RASTIER, F., « Dé-ontologie », in *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres, 2015, pp. 117-149.
- RASTIER, F., « Pour en finir avec le signe », in *Faire sens. De la cognition à la culture*, Paris, Classiques Garnier, 2018, pp. 97-133.
- SAINT-GÉRAND, J.-P., « Philosophie : le mot et les choses au crible des dictionnaires du XIX^e siècle », in « De Cousin à Renouvier. Une philosophie française », *Romantisme*, n° 88, 1995, pp. 7-22.
- SAUSSURE, F. de, *Cours de linguistique générale* [C. Bailly et A. Sechehaye (éds)], Paris, Payot & Rivages, (Abrév. : *CLG*), 1916[2005].
- SAUSSURE, F. de, *Écrits de linguistique générale* [Simon Bouquet et Rudolf Engler (éds)], Paris, Gallimard, « Bibliothèque scientifique », (Abrév. : *ÉLG*), 2002.
- THÉNAULT, C., *La renaissance néo-saussurienne du paradigme différentiel en linguistique...*, Thèse pour le doctorat, dir. Simon Bouquet, Université Paris Ouest Nanterre, 2014.